

Marie-Ève Fortin-Laferrrière

WILL SONGE À QUITTER LE PAYS SANS MOI

Bruits de pas qui approchent, puis non.

Craquement de plancher, puis rien.

Eau de la fontaine que l'on actionne, une main l'actionne. À qui appartient-elle ?

Toujours ces pas derrière moi et ce léger frottement produit par deux jambes vêtues d'un pantalon.

Des pages que l'on tourne et des exemplaires que l'on dépose avec force, dans un grand fracas, sur les étagères métalliques.

Bips en provenance du comptoir des prêts.

La fontaine, encore. Ce qu'ils ont soif.

Je me tiens droite, entre deux rangées où personne ne vient. Je suis une anecdote de passage, une fille de couloir, une passade entre la littérature scandinave et l'histoire de la littérature française. Je ne serai là qu'un instant.

Des pas, on vient.

Un jeune homme s'approche... Je dois me faire plus discrète.

Ses bottes lourdes repartent entre les rayons.

J'entends le froissement des manches de tissu synthétique de son coupe-vent sport. Un lecteur effrayant de vie. Sans doute un grimpeur de sommets, un alpiniste jovial.

On me cerne, les bruits de pas se multiplient.

Comme ils ne tiennent pas en place.

Serait-ce mon randonneur qui vient de passer à l'autre bout, là-bas ? J'entends des voix.

Ça s'immobilise. Ça se racle la gorge et ça renâcle.

Je suis celle qui hante cette rangée-ci.

Je n'ai choisi qu'un livre intitulé *La Vie des autres* et j'attends de me souvenir comment on fait pour advenir.

Je ne sais plus comment faire.

Dans ma rangée, mon rayon, mon allée, mon repaire, se trouve un marchepied circulaire noir.

Sans personne dessus qui tente d'atteindre les exemplaires les plus élevés, il n'est plus un marchepied, il n'a d'autre fonction que celle d'être là. Il encombre la déambulation et n'est que bruit dans le décor.

J'ai soudainement mal à la tête à force d'entendre la fontaine. Les vivants ont trop soif. Le martèlement de leurs bottes ne s'arrête jamais.

Je dois remonter à la source. Puis-je m'y abreuver aussi ?

Un groupe compact martèle le sol. Au moins 20 jeunes garçons discutent de l'heure qu'il est.

Le marchepied est toujours vide.

On court dans mon dos. Je ne sais plus qui est qui.

Jusqu'à ce que la voix d'un homme anglophone surgisse au-delà des livres. Il habite une autre rangée, un autre univers.

C'est une voix qui se plaint, en anglais. Je le nomme William en hommage aux auteurs du même prénom. Il est celui que tous recherchent ici, celui qui se donne le droit de parler et de soupirer si fort dans une bibliothèque, celui qui offre sa voix tel un bien précieux.

Il répète : « *On my own, on my own* ». Des pieds s'affolent.

« *I don't know what I'm doing with my life right now. Thank you.* »

Les pas et les manteaux froissés d'enfants me font perdre le fil de la conversation de William. Je n'entends pas son interlocuteur.

Quelqu'un essaie timidement d'investir ma rangée, mais renonce en m'y apercevant. Ma présence bloque l'entrée.

« *That's right.* »

Je ne saisis pas ce que William dit, car des gens ne cessent d'arriver, par là-bas, de tous les côtés.

« *Yeah, it's fine.* »

Bam, BAM, BAM, font les talons hauts et la femme qui les porte. Elle parle dans un micro greffé à un fil blanc, pendant d'une oreillette nichée dans son pavillon auditif droit.

Elle parle, et parle. Elle seule existe maintenant. Puis elle s'évapore en un lent decrescendo.

J'ouvre le livre qui se trouve entre mes mains et lis : « Toute œuvre d'art est un crime non perpétré. » Adorno, *Minima Moralia*, 1951. Que de vies sauvées ici, me dis-je en pivotant sur moi-même.

William se rapproche. Je risque un regard. Je le manque.

Bruit de fontaine... Qui s'y désaltère, qui s'y noie ?

« *I thought it was maybe my cousin.* »

Il me tourne autour en parlant, il circule dans les rayons contigus au mien, sans jamais se laisser voir, clairement conscient de ma présence. Sa voix s'enfle, ses déplacements deviennent moins naturels, il devient acteur.

« *Ok, what is it?* »

Me pose-t-il la question ?

« *What was your first choice?* »

Tu poses tant de questions à haute voix Will. Le silence est dévasté par les bribes de ta parole que tu dissémines sans gêne, et j'aime ce volume d'air que tu monopolises. Je te connais depuis quelques minutes à peine et je t'aime déjà. Tu t'appelles William et tu es une œuvre d'art sonore où j'habite clandestinement.

« *I'm thinking about leaving the country.* »

Bam. Déjà. Aussitôt advenu, tu rêves de partir. Quel sens du drame. Je me souviendrai que nous aurons vécu ici, ensemble, sans vraiment se voir. Je serai la seule à connaître la fin secrète de notre histoire, pour que tu n'en sois pas le seul auteur.

– Cool jazz en sourdine –

Notice biobibliographique :

Marie-Ève Fortin-Laferrrière est candidate à la maîtrise en études littéraires spécialisée en recherche-crédation et auxiliaire de recherche à l'Université du Québec à Montréal. Traductrice et auteure, elle étudie le bruit et le silence sous toutes leurs coutures et dans toutes leurs incarnations, tant concrètes que métaphoriques.